TABLEAU
DE PARIS.

TOME III.

REGISTRATO

TABLEAU
DE
PARIS.

Quærens quem devoret.

TOME TROISIEME.

A HAMBOURG,

Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;

Et ſe trouve

A NEUCHATEL,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.

TABLEAU
DE PARIS.

MANQUE DE SIGNES.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorſque l'argent repréſente ſi parfaitement les choſes, qu'on peut avoir les choſes dès qu'on a l'argent ; & lorſque les choſes repréſentent ſi bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choſes.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les adminiſtrateurs des états & par les hommes en place ; mais ils ne liſent pas Monteſquieu.

Que de choſes *invendues* faute d'un ſigne aſſez multiplié ! & que de choſes *à vendre* qui ne ſe *vendent point !* A peine les journaliers trouvent-ils tout de ſuite un argent tout prêt.

Pour un acheteur qui puiſſe payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échan-

ges que des *métaux*. Il manque au vœu de Montesquieu son accompliſſement. Il eſt difficile de vendre, & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter

l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie*; il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne reproductif.

ARGENTERIE.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les égliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les Apôtres a-t-il pu ſe convertir en luxe?

Calculez enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

Dans les maiſons des particuliers, vous voyez

des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

On ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé ; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers ; & cette richeſſe métallique qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper ; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée ?

Nous avons des biens immenſes, & nous ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique ; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectable à nos voiſins.

Ayons toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſurtouts d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres ; car la Fontaine nous l'a dit : *mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les

mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

Au lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile aux claſſes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'induſtrie, toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richeſſes avec des billets.

DES PARFAITS BADAUDS.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens ? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands ? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractere du Pariſien, qui s'amuſe de tout ? Quelle que ſoit l'étymologie, on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extaſie ſur tout ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

Pour ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le*

retour de Saint-Cloud à Paris par terre. J'en donnerai ici un petit extrait.

» Le Pariſien qui entreprend ce long voyage, prend toute ſa garde-robe, ſe munit de proviſions, fait ſes adieux à ſes amis & parens. Après avoir offert ſa priere à tous les ſaints, & s'être recommandé ſpécialement à ſon *ange gardien*, il prend la *galiote ;* c'eſt pour lui un vaiſſeau de haut-bord. Étourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes ;* il eſtime que les échelles des blanchiſſeuſes de Chaillot ſont *les échelles du Levant ;* il ſe regarde comme éloigné de ſa patrie, ſonge à la rue *Trouſſevache*, & verſe des larmes.

Là, contemplant les *vaſtes mers*, il s'étonne que la morue ſoit ſi chere à Paris ; il cherche des yeux le *Cap de Bonne-Eſpérance ;* & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve, il s'écrie : voilà le *mont Véſuve*, dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud, il entend la meſſe en actions de graces, écrit à ſa chere mere toutes ſes craintes & ſes déſaſtres ; notamment que, s'étant aſſis ſur un amas de cordages nouvellement goudronnés, ſa belle culotte de velours s'y eſt comme incorporée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en avoir abandonné des *fragmens conſidérables.* Il conçoit à S. Cloud l'idée ſublime de l'étendue de la terre, & il entrevoit que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrieres de Paris.

Le retour par terre eſt ſur le même ton. Le Pariſien ſtupéfait & ravi, apprend que le hareng & la morue ne ſe pêchent point dans la riviere de Seine : il croyoit que le bois de Boulogne étoit

l'ancienne forêt où habitoient *les Druides*, il eſt détrompé. Il avoit pris *le mont Valérien* pour le véritable Calvaire, où Jeſus-Chriſt avoit répandu ſon ſang précieux ; on le déſabuſe ; il juge ſavamment qu'il eſt encore *parmi des catholiques*, puiſqu'il apperçoit des clochers, & que ſa foi n'eſt conſéquemment pas en danger. Il voit paſſer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans l'*hiſtoire naturelle*. On lui annonce *Madrid : la capitale d'Eſpagne*, répond-il vivement ? On lui dit que ce n'eſt pas là le château où François I. fut priſonnier ; il s'étonne du rapport, & cette ſingularité exerce toute ſon intelligence.

Il eſt toujours bon patriote, & ne renie point ſon pays ; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il eſt *né natif* de Paris ; que ſa mere vend des étoffes de ſoie à la Barbe d'or, & qu'il a pour couſin un notaire.

Il rentre dans ſa famille ; on le reçoit avec des acclamations ; ſes tantes, qui depuis vingt ans n'ont été aux Thuileries, admirent ſon courage, & le regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur. «

Tel eſt ce badinage, qui dans ſon temps eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

Ajoutons que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance ; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de théatre & bons *Raciniens*, qui d'après les eſtampes & les ſtatues croyoient fer-

ment à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphinx*, des *licornes* & du *phénix :* il me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes.* Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer ; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

PETITES BOURGOISES.

FAIRE *l'amour à une fille*, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche.* Il perd & ne murmure pas ; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche.*

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une humeur charmante ; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

Mais il ſurvient un petit inconvénient. Les pa-

rens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidens.

La fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parens qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

La mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne la pas marier pour prolonger ſon autorité, endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvenal a dit en latin : *ſi vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille.

Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté; les avis ſont partagés.

On ſe racommode au ſecond enfant; les larmes coulent de part & d'autre; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'eſt en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans ſont charmans, ſpirituels; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reſte il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſe, pour qu'elle n'envie pas ſecrétement l'opulence & l'éclat de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue;* mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amans. Il n'y a point de vertu ſans combat. La petite bourgeoiſe qui combat & triomphe mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

JEUNE MARIÉE.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit : je ſuis le plus heureux des hommes; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte ; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage ; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi; elle chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

Cléon épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déja ſon appartement ſéparé; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes;

qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjugue tout le reſte.

Elle adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales, & lui ſourit; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

LE PARISIEN EN PROVINCE.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ſes uſages & à ſes coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la cour comme s'il la connoiſſoit; des hommes de lettres comme s'ils étoient ſes amis; des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les miniſtres, les hommes en place. Il y jouit

d'un crédit conſidérable; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de province.

le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

DU TEMS.

Les uns vivent tout le jour; ce ſont les ſages, ceux qui penſent; ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour, & ce ſont les femmes; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il

trouve à s'inſtruire & à ſe former; là il goûte les douceurs de la ſociété; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête; dans celui-ci il ſe ſent piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris : *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le tems ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

ESCROCS POLIS, FILOUX.

Les eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes provinces, ſe rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme ſur le vaſte & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

Comme ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes gens qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

Attentifs à ſaiſir l'eſprit des différens états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés, ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer de langage ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrarians, toujours ſouples, patiens, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent; ils reconnoiſſent du premier coup-d'œil celui qui le poſſede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquens ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des

hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſans ni calomniateurs; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des maniere à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entr'eux par des pertes volontaires, après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires; cherchez, il n'y a plus perſonne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place; il les approche quelquefois; on le ſait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution Un jour il fait ſa main, leve le pied & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir

voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en ſeigneur ſuzerain.

On a vu derniérement un eſcroc déja flétri ſe donner pour un *Baron étranger* qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

Le lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits, & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

On eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux Baron. On lui apporta les marchandiſes les plus rares; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

Par réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

Des *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient là ce Madrid, ce Vienne, cette Lisbonne, ce Copenhague, toutes ces places de commerce enfin, dont il enfloit ſes diſcours.

Démaſqué, il fut condamné aux galeres pour

neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

Tous ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *Comte*, de *Marquis*, de *Baron*, & ſur-tout de *Chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un Chevalier d'induſtrie*.

Après ces eſcrocs, viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déja pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe; vous vous en appercevez, vous criez: il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion; la montre & la boîte ont déja paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

Quand on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui tagi ſans violence dans les parterres des ſpectacles & ſur-tout à la ſortie.

Quelquefois dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait

mille excuſes, vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cens lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

Une autre fois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée: *les Aſtuces de Paris, ou Anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en uſage pour tromper les gens ſimples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de friponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute, & c'eſt en même temps donner un avis aux adminiſtrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

PERRUQUIERS.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un temps conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le tems qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce bizarre aſſortiment; mais la rage de la friſure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées; l'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

Quel vuide il en réſulte dans la vie des citoyens! Que d'heures perdues pour des travaux utiles! Com-

bien les friſeurs & les friſeuſes enlevent de momens à la courte durée de notre exiſtence !

Lorſqu'on ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de S. Louis, emploient à peu près ſix mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là tirent leur ſubſiſtance des *papillotes* & *des bichonnages*.

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'opéra, nos cuiſiniers ont bientôt marché ſur leurs traces, & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes

les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introduction des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

PORTEURS DE SEL.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des rois juſqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *ſalé* ainſi & *Philippe-le-Long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris 60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des monarques François; mais il entretient ſur les frontieres & même dans l'intérieur du royaume une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de

cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols ; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

POISSON DE MER.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au-delà de trente à quarante lieues. Les approviſionnemens de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Pariſien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poiſſon, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui eſt à leur convenance.

Les entrées du poiſſon nuiſent à l'impôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez modéré. Le Pariſien qui veut ſe régaler de marée, eſt obligé de ſe tranſporter à Dieppe ; & le bourgeois, quand il devient un peu *coſſu*, fait d'abord ce voyage-là tout ſeul ; enſuite il y mene ſa ronde femme. Ils reſtent en extaſe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort ; mais ils croient avoir touché les colon-

nes d'Hercule, & ſe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils ſont ſi tranſportés, ſi enchantés de leur voyage, que le reſte de leur vie ils en parleront tous les ſoirs à leur ſouper devant leurs filles & la ſervante ébahie.

TAXE DES PAUVRES.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize ſols, vingt-ſix ſols, & les plus aiſés cinquante ſols. Quelle meſquine charité !

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'eſt le plus ſacré, ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an ?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable ; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe le précepte attendriſſant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des

ames charitables ; mais elles ſont en petit nombre, ſi on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple en général eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

Si j'étois miniſtre, je ferois des chefs de paroiſſes les inſtrumens & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en Bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele en ce genre.

L'ORTHOGRAPHE PUBLIQUE.

Elle eſt extrêmement vicieuſe ſur les enſeignes, les écriteaux & dans les autres inſcriptions des boutiques; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

Peut-être ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

Le peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthogra-

phie : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver partout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejeté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, oculiſte pour les yeux.*

Mais ce qui eſt bien pis que des fautes d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même tems ces turpitudes ; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gra-

vures d'une indécence caractériſée ; & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au-deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés.

Sur un mince cryſtal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels ! n'appuyez pas.

ANTIQUITÉS.

DANS Rome on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monumens publics, il ſe cache & ſe rapetiſſe dans les maiſons des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent

l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine; notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monumens qui nous en reſtent : vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité : cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſaccagé à pluſieurs repriſes l'égliſe & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante : la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau; on le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés, ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de *Childebert* & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilperic *prient les vivans* de ne point enlever ſes oſſemens du lieu où ils repoſent; priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du nord, qui venoient fondre ſur le royaume & ſur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'anciens noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nus, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les égliſes : le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la ter-

reur ; & ſa main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer.* Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis-le-Débonnaire, ami du plain-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il ſe trompa, elles n'en manquerent jamais.*

Anciennes républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monumens les plus ſuperbes des monarchies ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des tems & des barbares. Dieu, que nous ſommes petits devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

Les antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffe* de *chandelles*, l'abbé de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces,

afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

RUISSEAUX.

UN large ruiſſeau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maiſons. A la moindre averſe il faut dreſſer des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Pariſien traverſer ou ſauter un ruiſſeau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues ſur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres ſur un paraſol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner au fauxbourg S. Honoré, en ſe défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins? Oh! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule

dans une voiture ? Pourquoi n'avoir pas des trottoirs, comme à Londres ?

FONTE DES SUIFS.

Les exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore très-nuiſible à la ſanté des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquens incendies, & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

BOUCHERIES.

ELLES ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſelle dans les rues, il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſemens plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre; une lourde maſſue lui briſe le crâne, un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſemens, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattemens, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nu qui palpite affreuſement, ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouïr les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme!

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe; ſes membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas; il fuit ſes bourreaux, & frappe tous

tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres ou les complices de ſa mort; il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire, les bras nus, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes ſales, le tablier enſanglanté; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempéramens. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante: ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtans, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

FOSSES VÉTÉRINAIRES.

L'*ÉQUARRISSAGE* des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarriſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les inteſtins d'animaux pour en tirer ces cordes d'inſtrumens qui deviennent harmoniques & ſentimentales ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'équarriſſage des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacens, répandoit une odeur fétide & inſupportable, pire que celle des vuidanges. Ce ſpectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'inteſtins, d'oſſemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de ceſſer enfin. On a établi des foſſes vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à pluſieurs milles de Paris. Ainſi ce mêlange de matieres animales, qui augmentoit prodigieuſement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empreſſons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du ſoin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent : mais ce n'eſt pas notre faute, c'eſt celle du ſujet.

NOYÉS.

VAPEURS DU CHARBON.

Il faut bien du tems pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal?* On n'oſoit y toucher avant cet acte; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

Enfin, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire* il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien.* Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les

perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali volatil-fluor, mais comme ſtimulant; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de tems de la converſation des citoyens; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut; on n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé, & par une contradiction étrange on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante, il y a près d'onze années; & nous avons vu avec une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les frais qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours ſont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh! que de tems il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité!

La vapeur du charbon produit encore, ſur-tout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiſſans attachés à

l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'eſt ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé, *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans des caſes étroites.* Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toit n'eſt pas percé, comme chez les ſauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfans, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de ces accidens imprévus ; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conſéquent il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

Ne ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtration ne veille à conſtater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récom

penſe aſſurément ſeroit toujours dans ſon cœur ; mais la patrie ne ſeroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance pour avoir enlevé au trépas un de ſes enfans.

Avant les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémiſſant) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet horrible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'indifférence abſolue ſur leur ſort n'étoit-elle pas un crime politique ? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple ; le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'eſt M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux

curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres ; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames* ?

CANNE.

Elle a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main ; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la douce & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne de-

voient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur ; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement ; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculré de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidélement la perruque *à trois marteaux*, diſparoît peu à peu, & ne ſe verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui ſeul eſt dans l'uſage d'entrer ainſi chez le roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une diſtinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, ſeroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poëtes ſeront embarraſſés à placer dans leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere ; mais ils uſeront d'une belle métaphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui ſoutient quelquefois le *ſceptre* & les *bâtons*.

AVEUGLEMENT.

On paſſe à côté les uns des autres ſans ſe connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit ſon bonheur, en eſt coudoyée rudement, & n'en eſt pas apperçue. Telle perſonne qui poſſede une ame qui ſympathiſeroit ſi bien avec la nôtre, ſort d'un cercle ou d'une aſſemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere eſt celui quelquefois dont nous entendons inceſſamment parler, que l'on défigure ſans ceſſe, & que nous calomnions enſuite par écho. Nous ſommes, pour ainſi dire, condamnés dans cette ville immenſe à nous voir ſans nous connoître; nos faux jugemens ſont encore plus communs que nos ſujets d'infortune.

Nos erreurs ſur l'inextricable route de la fortune ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoir contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce

même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie; ſon œil ſe troublera; il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

COURS GRATUITS.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture, Cours gratuit de langue angloiſe, Cours gratuit d'hiſtoire, Cours gratuit de belles-lettres, Cours gratuit de géographie, de langue françoiſe, d'orthographe, &c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis!* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines; il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indifférence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder; l'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tous ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître

& ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere, car le tems qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

BUREAU DE SURETÉ.

C'EST un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns frais. Des inſpecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir longtemps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats : ce qui eſt très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, com-

bien lui échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fond d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHANSONS. VAUDEVILLES.

QUE dit-on de moi ? diſoit Mazarin ce ruſé Italien. *Ils cantent, monſeigneur. --- Ils cantent ? Eh bien, laiſſez-les canter. S'ils cantent, ils paieront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

Point d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enrégiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

Ces vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous temps été plaiſans, malins ; mais ils deviennent trop durs, trop méchans, depuis que les hommes de cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact ſur les affaires, & une connoiſſance des hommes publics, qui donnent plus de phyſionomie aux choſes & plus de ſel aux couplets ; mais le ſtyle âcre & violent s'y manifeſte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la ſuite des vaudevilles offroit mieux l'hiſtoire (c'eſt-à-dire, le caractere des perſonnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces hiſtoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapiſſerie, que faudroit-il penſer des vaudevilles & de notre grave hiſtoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordans, qui circulent depuis quelques années, ſont auſſi condamnables par leur fiel qui les empoiſonne, que par leur exceſſive audace. Ce n'eſt plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit ſans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs ſourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jalouſie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

PROGRÈS DES ARTS.

Les arts ſe perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuiſine d'aujourd'hui eſt plus délicate & plus fine, même plus ſaine, que celle qu'on faiſoit il y a quarante ans. On chante, on danſe mieux, ainſi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine eſt moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuſes; la chymie eſt étonnante dans ſes découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à ſentir la bonne muſique & à l'adopter. Nos habits ſont moins

gênans, plus ſimples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profuſion. Ce n'eſt plus même un mérite rare : nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importans. Je ſuis ſûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future ; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur profeſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition ; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CONDAMNATION.

LES bons livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement : c'étoit un jour de fête, & un jour de printemps ; tout le monde étoit à la promenade ; un ſeul homme convaleſcent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conſerva ſa raiſon. Quand il vit rentrer ſes chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances poſſibles, variées ſelon le caractere de chaque individu ; l'un faiſoit le *roi*, l'autre le *général d'armée*, celui-ci le *pontife*, parce qu'il avoit été

le plus mouillé. L'homme ſain & ſauf voulut les guérir de leur folie, en leur repréſentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bon ſens. --- C'eſt toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'eſt toi qui déraiſonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en eſt la cauſe. --- Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez beſoin d'ellébore. --- Nous, nous! dirent-ils tous en chorus : vois tous les corps qui te condamnent, & réſiſte à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confeſſe que c'eſt toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous ſommes ſages à la tête des conſeils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus ſévere.... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence? Ce fut d'avouer au milieu du conſiſtoire, qu'ils avoient raiſon puiſqu'ils faiſoient des arrêts, & de voir *brûler ſon livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

MÉCHANS.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens, que l'on rabaiſſe les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, ſur le noble motif des actions généreuſes, on uſe d'une complaiſance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoiſe, *ſur le traitement que l'on doit dans la ſociété aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *fripon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins ſéveres que celles qui régnoient chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliſte auſtere qui exigeroit que chaque homme ſentît ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant.*

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe :

Et je ſoupe à merveille à côté d'un fripon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux ſouper chez ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un fripon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à peu près le même accueil au fripon ?

Au

Au reſte, je ne condamne point le poëte, il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

BONNE COMPAGNIE.

ELLE exiſte réellement; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton.* La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De-là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie; le maître des requêtes fait le même reproche au financier; le négociant trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'huiſſier priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

NAÏVETÉ.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations ? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau ? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

USAGE DU MONDE.

IL appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'eſt au fond *le ſavoir vivre*. Un étranger peu au fait des uſages fera d'abord bien des fautes ; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde*. La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux tems, aux choſes & aux perſonnes.

L'homme de génie, encloîtré ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

Une dame deſirant depuis long-tems de faire connoiſſance avec le célebre M. Nicole, pria un jour ſon directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger ſa ſoupe. Il vint ; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait ſi bon dîner en ſa vie, & à qui le champagne & le muſcat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuſe dame : *Ah, madame, que je ſuis pénétré de vos bontés & de vos politeſſes ! Non, rien n'eſt ſi gracieux que vous ; en verité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'ad-*

mirer vos appas, & ſur-tout vos beaux petits yeux. Le directeur qui l'avoit préſenté, & qui avoit plus d'uſage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent ſortis de l'appartement de madame, & en deſcendant l'eſcalier, de lui faire des reproches ſur ſa ſimplicité : *Eſt-ce que vous ne ſavez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux ? Si vous vouliez lui dire quelque choſe de flatteur là-deſſus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux.* --- Croyez-vous ça, monſieur ? --- Comment, ſi je le crois ! aſſurément. --- Ah mon dieu ! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe ! Mais, paix ; je m'en vais la réparer... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *Ah, madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-a-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet ; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

ASSERTIONS

QUI EN VALENT BIEN D'AUTRES.

QU'ÉTOIT jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation juſques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'eſt tout auſſi amuſant que l'hiſtoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placés tout juſte auprès des pôles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau ſyſtême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans ſon âtre* pour calculer enſuite par *ſimilitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour ſe refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaiſans ſyſtêmes a quelque choſe de fort divertiſſant.

Pour moi, ſans remonter ſi haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invaſion des Romains; que, paſſés ſous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leur religion, & que, gouvernés par nos magiſtrats, nous avons eu, à l'inſtar de Rome, notre ſénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les reſtes.

J'aime à croire que, lors de la décadence de l'empire Romain, les *nautes Pariſiens*, chefs de la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares; que les chefs de cette république ne ſe ſoumirent à ce chef de ſauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conſerver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inſpiré, autant qu'il nous a été poſſible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à peu près comme les Chinois ont inſtruit les Tartares.

Je préfere ce joli ſyſtême de M. l'abbé Bouquet, qui nous conſerve une illuſtre origine, à ce vilain ſyſtême de conquête & d'eſclavage, que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis; & je déclare que je ne lirai aucun hiſtorien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainſi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'eſt-là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leurs biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés

en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendans de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotilde, fille d'un roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons, ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats par leſquels il détruiſit les chefs des autres tribus ſes compétiteurs, le rendirent trop puiſſant.

Tous ces petits rois ſauvages, ſe livrant des guerres ſanglantes, ſe diſputerent dans la ſuite la poſſeſſion & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un ſeul lever ſa tête au milieu de ces peuples ſortis des forêts de la Germanie, ce fut le ſignal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des eſclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutiſſement.

Notre gloire eſt antérieure à l'époque où l'un de nos rois ſe proſterna ſous l'aiguiere de ſaint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même ſous la premiere race, n'appartenir à aucun roi; car les enfans de Clovis, en partageant, laiſſerent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit reſpecté. Le comte Eudes ſe fraya le chemin au trône pour l'avoir courageuſement défendu; & le roi connu ſous le nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

Le caractere national, affoibli ſous les deux

premieres races, ne fut pas abſolument éteint; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules avant que Céſar y eût introduit les légions romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plaît beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un ſouverain, faire ſes loix & en redemander compte au dépoſitaire!

Qu'il eſt auguſte le regne de Charlemagne! Rien dans l'hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendans de Clovis raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime de candeur, de généroſité, de franchiſe, d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la

nation ait été expoſée à des mouvemens convulſifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille ſous le régime féodal, il jouiſſoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ſes lumieres & ſes idées. Et que lui falloit-il de plus, puiſque ſon repos & ſa population atteſtoient ſon bonheur ?

La convocation des états-généraux retarda longtemps la puiſſance abſolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maiſon d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis & briſé par la nation dans ſa force & dans ſa vigueur.

Elle eut depuis des momens d'éclat, mais trop chérement achetés ; & c'eſt aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un ſpectacle qui ne s'eſt pas repréſenté depuis.

Sous les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit réſiſté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante ſous Tibere, elle fut, à la fin de la ſeconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ſes édifices extérieurs & la reſſerrerent dans une iſle de la Seine.

Le comté de Paris attira *la couronne* ſur la tête de ſon propriétaire, au préjudice du ſang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut empriſonné ; mais les ſeigneur qui poſſédoient des fiefs immenſes, plus riches que celui qu'ils avoient placé ſur le trône, ne s'imaginoient pas que le *ſceptre* dans cette maiſon lui donneroit une prépondérance infinie ; ils ajoutoient peu de foi à la

réſurrection de la monarchie ; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

OFFICIERS.

Le préjugé favori des officiers, c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus néceſſaires au genre humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un ſouverain n'accorde des récompenſes & des appointemens qu'à ceux qui ſervent dans ſes armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général eſt plus longue. Tel officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit ſols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tout propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment*.

On ne diroit pas, à voir un officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adoniſé, paré, qui s'occupe devant le miroir à redreſſer une boucle indocile, que c'eſt là le ſucceſſeur de Bayard, de Dugueſ-

clin, de Crillon, de ces guerriers dont on disoit:

Ils s'arment tout à cru, & le fer seulement
De leur forte valeur est le riche ornement.
Leur berceau fut de fer....

Ce qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'est une *blessure de goût*, c'est-à-dire, une jolie cicatrice qui contribue à sa réputation sans endommager les graces de sa figure. Il trouve brutal l'ordre de César, qui cria aux siens à la bataille de Pharsale, *frappez au visage*; il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de son nez.

En général, les officiers (les exceptions à part) sont fort désœuvrés & très-peu instruits. Comme ils s'ennuient & ne savent que devenir, leur conversation est seche dès qu'elle ne roule pas sur l'histoire du régiment. Plusieurs qui dédaignent les sciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'est qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, sous le prétexte du bien du service, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être insolent; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on

compte pour quelque choſe d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place.*

Le luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre: il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commercans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere: & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée! Il eſt donc de l'intérêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une ville où la multiplicité des plaiſirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre ſon métier en dégoût.

PARTISANS DU LUXE.

Ils ſont nombreux. Ils s'appuient ſur ce qu'il conſole des rigueurs de la ſervitude, ſur ce qu'il eſt à peu près général dans toute l'Europe; on peut leur dire: vous vous livrez à une ſécurité dangereuſe; ſongez qu'il ne faut qu'un peuple ſobre & laborieux pour vous renverſer; liſez dans l'hiſtoire votre condamnation, voyez dans l'Aſie ces vaſtes & ſuperbes dominations qui préſentoient un front ſi brillant, diſparoître comme des nuages colorés, & une poignée de ſoldats ſubjuguer des peuples immenſes, juſqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Aſſyriens livrés aux Me-

des; voyez Cyrus guidant les Perſes, les abattre, & ce même Cyrus ſe briſer contre la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xerxès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias ? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle : on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires ? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front ſuperbe; ſi ſes racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des ôtages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers font frémir, le principe des états eſt ébranlé; car la molleſſe & la valeur ne

ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir : je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force ; il ſera bientôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

MILICE.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

Que penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſienſis*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier le peu d'argent

qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

Conſidérez la joie emportée de ceux qui ſont diſpenſés de la ſervir; les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement; Dieu t'accorde la méme grace l'année prochaine, mon cher fils!*

Le délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état? s'écrieroit le Spartiate. --- Tu t'étonnes, fier républicain; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux! Tu devois te ſacrifier, toi; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

JEUNE MAGISTRAT.

Un jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il s'éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

TABAGIES.

Le renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification, ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéramens les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité? Ils l'euſſent préféré.

D'après ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent

petent du matin au ſoir; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau; là ſe refugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſcordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient le verre à la main & les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient, ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un commiſſaire.

Et pendant ce tems les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

Hélas ! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie ? Je lis que dans l'Amérique les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage ; que ces peuples nus ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triſte rapprochement, qui fait réfléchir ſur les loix qui ont défendu toutes ces boiſſons violentes, dont l'homme abuſe ſi facilement, & qui lui ôtent ſa force & ſa raiſon.

PALAIS.

L'ANTRE de la chicane ſert de veſtibule au ſanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empreſſent, qui ſe heurtent, qui ſe parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de ſangſues autour de ces colonnes ſiniſtres ! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande ſalle. Quel bruit ! quel chaos ! quel murmure ! C'eſt là qu'un avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondeur. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'eſt là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des officiers de juſtice eſt connue : ils dévorent les pierres des maiſons : mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer ?

La ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes ; elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

Quel dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événemens & le caprice des ſouverains ! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi-barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épouſée. Surchargées des conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires, entre les mains des procureurs, des huiſſiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il ſuffire à entretenir ſans ceſſe ce régiment dévorateur ?

JURISDICTION CONSULAIRE.

ELLE expédie plus d'affaires litigieuſes en un ſeul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines ſubtilités ſont bannies de ce tribunal, ainſi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui ſont commercans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaiſe foi de l'autre. Ils ne s'aſſujettiſſent pas à des mots vuides de ſens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoiſſent que de conteſtations pour fait de marchandiſes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce eſt ſoumiſe à leur juriſdiction; mais le particulier qui auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre uſage, peut demander ſon renvoi au Châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, de lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

Sans cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

De même la juriſdiction de la maçonnerie juge tous les faits de maçonnerie, les différends ſurvenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne ſauroient prononcer ſur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces petites juriſdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun interêt à commettte des injuſtices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans ſa clarté primitive, ſans aucun de ces nuages ſous leſquels on l'obſcurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont preſque pas de fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux ſubalternes, on en appelle au Parlement, & de-là on ſe pourvoit en caſſation ou réviſion au conſeil. La multiplicité des affaires qui y ſont portées rend les arrêts du conſeil ſi communs, qu'on ſe flatte de pouvoir les obtenir dans les cauſes les plus indifférentes & les plus minutieuſes.

Les grands font évoquer au conſeil d'état toutes les affaires dans leſquelles ils préſument devoir ſuccomber ailleurs. L'affaire eſt accrochée ou pendante à ce conſeil, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monſtrueux de notre juriſprudence & de notre procédure augmenté de jour en jour, & tout ſemble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juriſdiction conſulaire qui conſerve dans ſes travaux le front de la juſtice.

ECOLE DE DROIT.

Les docteurs en droit, pour être reçus, font assaut public d'argumens; celui qui a le plus de mémoire démonte son adversaire & l'emporte. C'est un tour de force incroyable que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauteroit; celle d'un docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix romaines, toute la friperie enfin des siecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge va prendre le grade d'avocat & fait semblant d'étudier le droit; on ne voit les professeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit se font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils usoient de trop de sévérité, leurs marmites seroient à sec.

Les examens qu'on fait subir sont pour la forme: les argumens sont communiqués; & il ne faut guere plus de science, a dit le marquis d'Argens, pour être conseiller au parlement que pour être fermier général.

Quand on a acheté des lettre d'avocat, on est censé docte. Plus de theses à soutenir. On se fait recevoir membre du tribunal que l'on a choisi. L'un plaide, l'autre s'assied pour l'entendre: l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge; tandis que celui qui n'en a pas assez pour s'asseoir

ſur les fleurs-de-lis, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poulmons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

Votre fils, diſoit quelqu'un, fait ſon droit. Mais y ſongez-vous? Il n'a pas les qualités requiſes pour le barreau. --- Mais j'en fais un conſeiller, reprit le pere.

Les premiers ſouverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une bleſſure dont il ne pourra jamais guérir.

TRIBUNAL

DES EAUX ET FORÊTS.

Ce tribunal, connu encore ſous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans y toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt pendu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt preſqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers?

La juriſprudence des eaux & forêts eſt une juriſ-

prudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives; je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

PROFESSEURS

DE L'UNIVERSITÉ.

A FORCE d'enſeigner des enfans, ces profeſſeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des viſages dans l'extaſe de l'admiration, ils s'habituent aiſément à ſe croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le diſent dans leurs claſſes, & ont la ſottiſe de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ils écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris ſuperbe; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne ſeroient pas dignes d'être les diſciples.

Les latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots pré-

jugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux; il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe recréer & relire ce qu'on a lu pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les ſciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & ſots inſtituteurs; & il falloit qu'ils fiſſent bien haïſſables pour rendre les lettres odieuſes à des ames jeunes & ſenſibles.

PETITES ÉCOLES.

On connoît les abus nombreux de l'éducation ſcholaſtique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live; mais on peut à toute force ſe paſſer de cette langue, au lieu qu'il eſt abſolument néceſſaire à chaque individu de ſavoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette ſcience commune s'achete encore fort cher, & la capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance; on lui infli-

ge des châtimens journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines : on y entend des ſanglots & des gémiſſemens ; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfans. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à refréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jeſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont*.

JUIFS.

Ils ſont très-nombreux à Paris ; & quoiqu'ils n'y aient point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huis clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement : leurs mariages ſont valides, & ceux des proteſtans ne le ſont pas. Les enfans des juifs ſont légitimes, leurs teſtamens ont de la force ; & tout proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la ſeigneurie de Pequigny, à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jeſus-Chriſt, fait des curés & crée des chanoines dans l'égliſe épiſcopale d'Amiens.

CENSEURS ROYAUX.

Ce ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblans, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils peſent malgré eux ſur un joug déja incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus promptement & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités, même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & cenſeur royal, ayant à approuver une traduction

de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le cenſeur* & le *cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les cenſeurs royaux? A donner quelquefois un petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux? Oh! il n'eſt plus au pouvoir des rois d'anéantir l'imprimerie.

LONG-CHAMP.

Le mercredi, le jeudi & le vendredi ſaints, ſous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde ſort de la ville; c'eſt à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'exiſtence d'une femme à Paris, conſiſte ſur-tout à être regardée. Les carroſſes à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées ſeches ou fangeuſes du bois de Boulogne.

La courtiſanne s'y diſtingue par un plus grand faſte; telle a orné ſes chevaux de marcaſſites. Les princes y font voir les dernieres inventions des ſelliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courſiers. Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre;

l'égliſe eſt déſerte, les cabarets ſont pleins : & c'eſt ainſi qu'on pleure la paſſion de Jeſus-Chriſt.

Autrefois on y couroit à cauſe de la muſique. L'archevêque, en l'interdiſant, crut rompre la promenade ; il ſe trompa. Les fideles promeneurs traverſerent conſtamment le bois de Boulogne pour ſe rendre à la porte de l'égliſe, & ils n'y entrerent point.

Quand le printemps eſt deſcendu ſur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir ſouffle, que le ciel eſt pur, que les bois ſont verds, on diroit que l'on va ſaluer la nature dans ſon temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne ſont pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent ſur elles. Les fiacres délabrés ſervent à rehauſſer les voitures neuves & élégantes. Les carroſſes modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beaucoup plus de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois ; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes ; mais on le reconnoît à ſes mains noires & calleuſes.

Tandis que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les égliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte : il finit par un eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

BARRIERES.

ELLES ſont communément de ſapin, & rarement de fer; mais elles pourroient être d'or maſſif, (*a*) ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit: *N'avez-vous rien contre les ordres du roi?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement: alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand le commis trouve quelque choſe de ſujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dreſſe un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il repréſente pour la ferme; & ſi la ferme eſt pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un ſeul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette inveſtigation; on laiſſe ſeulement paſſer celles des princes & des miniſtres, parce que Nicolas Salzard a un peu de reſpect pour eux. Les grands

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

commis de fiſcalité, les fermiers-généraux ſe ſont aſſujettis eux-mêmes à la viſite.

Il ſe fait tous les jours un nombre infini de menſonges par les plus honnêtes gens du monde. On ſe fait un plaiſir de tromper la fiſcalité, & le complot eſt général; on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche eſt gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets ſont ouverts. Certains jours de la ſemaine arrivent les bœufs qui bouchent le paſſage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé la principale porte; on en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

Etes-vous manufacturier, négociant? votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent, *défaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je peſe, que je taxe ſur-tout.*

On paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre ſyndicale, & l'inſpecteur de la librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une phrénéſie; que gêner le commerce, c'eſt défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure généroſité.

NOUVEL INCENDIE.

Le 8 juin 1781, un embraſement ſubit détruiſit en quelques heures la ſalle de l'opéra, commode & magnifique malgré ſes défauts. Une corde de l'avant-ſcene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embraſa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut conſumé. Un ſeau d'eau auroit arrêté l'incendie dans ſon origine. La ſalle ne manquoit pas de pompes ni d'un réſervoir ſpacieux en cas de danger; mais le réſervoir étoit à ſec. Des débats parmi les adminiſtrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indiſpenſables. Quatorze perſonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu ſauver que la façade ſur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit-de vin.

Le 25 octobre de la même année, une ſalle d'opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevard, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il emploie à ſon ſervice un grand nombre de ſujets.

ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoieries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule de beautés captive l'étranger & lui fait verſer dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce ; de plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talens du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur offrir en même tems une récompenſe aſſurée. Point d'opéra ! Ce *jeûne* ſera conſtamment regardé comme une ſorte de calamité pour la capitale ; c'eſt le théatre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations : & comment s'en paſſer ?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtimens, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

Un lord Anglois a publié une invention très-

ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

Jetez dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

PRÉVOYANCE.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre diſloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit tranſporter les bleſſés que ſur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leurs ſouffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe ſérieuſement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelat; de ſorte que le tranſport dans les hôpitaux ou dans les maiſons ſera moins douloureux. De même on trouve chez le commiſſaire du quartier des *bandes*, des *compreſſes*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, ſortant de leurs maiſons bien diſpos, y rentrent les bras démis & les jambes fracaſſées; car

marcher dans Paris toute une journée pour ſes affaires, c'eſt aller, pour ainſi dire, à l'aſſaut. Cette prévoyance moderne eſt très-ſage ; mais elle prouve que les accidens ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carroſſe.

ENTREMETTEURS D'AFFAIRES.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favoriſent les prodigalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

Le péril eſt d'autant plus caché que c'eſt ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conſeiller. Vautours déguiſés, ils avancent par la main d'autrui un déſaſtre dont ils s'aſſurent tous les profits ; ils affectent des ſentimens déſintéreſſés, & haſardent des remontrances paternelles : mais ils ſeroient bien fâchés que le délire ceſſât ; ils le nourriſſent & en provoquent les accès par des offres intéreſſées & couvertes du voile de la plus étrange diſſimulation.

Les biens de la crédule victime ſont inſenſiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme, aveuglé ſur les manœuvres de l'adroit ſpoliateur, va juſqu'à le preſſer ſur ſon ſein, & le croit ſincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuſe.

Les filets ſont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence ſont ſi bien étudiés d'avance, qu'au défaut de ſa candeur, ſa vanité ſerviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ſes biens, de l'eſtimation de ſes dettes, & on lâche la bride à tous ſes deſirs; de ſorte qu'au bout de quatre ans il ſe voit réduit au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts aux capitaux, par être le poſſeſſeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit ſon pupille.

L'inſtant du réveil eſt marqué par l'effroi, la ſurpriſe, le déſeſpoir, les traits brûlans de la plus juſte indignation : mais c'eſt en vain, tout eſt en regle; les loix ne pourront que confirmer l'indigne poſſeſſion du traître; les tribunaux ſeroient pour lui, ſi la partie léſée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre ſur cette faſcination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans ſa voiture, éclabouſſe le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maiſons.

Il n'eſt pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de ſon client, le procureur poſſéder quatre de ſes maiſons, l'intendant habiter l'hôtel que ſon maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé? En lui prêtant ſes propres capitaux.

Ces courtiers officieux paroiſſent rarement; ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuſes les

eſpeces dont on occaſionne la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes :

Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.

Tel autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paie une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce tems il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux ;* & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie.* Il n'a rien payé ; il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *monſeigneur.* Ces hommes-là ſavent très-bien promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

BANQUEROUTES.

Elles ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger ; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

Les anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçans. Ils diſoient qu'en fait

de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

Les faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité; mais avec deux ou trois bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'eſt la regle.

Qu'arrive-t-il ? La confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille & ne ſort pas de ſa maiſon.

Il faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi fripon en détail ſe montre un fripon en gros avec une

intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les frais de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le légiſlateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punît le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix entrêmes ne ſont jamais miſes à exécution; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

OISIFS.

QUE fait monſieur un tel? --- Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier; on lui écrit de la province, *intéreſſé dans les affaires du roi;* c'eſt-à-dire, qu'il eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham;* voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate; ôtez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamans, ſon carroſſe, que reſtera-t-il? Otez à Socrate ſa robe; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus: le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout: cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines; & ne diſent-ils pas d'après Boileau:

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés!

PETITE QUESTION.

Les Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion: La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre?

Ceux qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

Ce ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation ; enfin aux édifices généraux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile ; puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le tems, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs, vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui : ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences ; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intérêts preſſans. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation ; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer un roi à ſes engagemens : il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes : ſon ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ſerment des rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des

états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

ORGUES.

LES orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux*, c'eſt encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, & juſqu'à l'*Agnus Dei, *les orgues ne doivent point jouer :* cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

Tout a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice*, des *ariettes* & des *ſarabandes ;* & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons.* Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'abus preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts-Neuf* groſſiers ; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'orgue eſt le roi des inſtrumens ; il les contient tous. Cliquot, le ſeul excellent facteur qui exiſte, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de ſon orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'eſt paſſé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occaſion. Daquin fut arbitre ; ce muſicien, âgé de ſoixante & quinze ans, fit des miracles ; tous les auditeurs crioient, *ſon génie eſt plus fort que jamais, & il a ſes doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit ſi bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoiſſons trois traits de la vie de ce grand artiſte, qui paroiſſent fort extraordinaires, & qui n'en ſont pas moins vrais. Muſicien né, il compoſa à huit ans un motet à grand chœur & ſymphonie. On fut obligé de le mettre ſur une table pour en battre la meſure. Il y avoit foule ; & l'exécution finie, on penſa étouffer de careſſes un enfant ſi rare.

A la meſſe de minuit de noël, Daquin imita ſi parfaitement ſur l'orgue le chant du roſſignol, ſans que le couplet dans lequel il le faiſoit entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême ſurpriſe fut univerſelle. Le tréſorier de la paroiſſe envoya le Suiſſe & les bedauts à la découverte dans les voûtes & ſur le faîte de l'égliſe : point de roſſignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorſqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul le facteur ne laiſſa que le *poſitif*, c'eſt-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompette* ni de *pédales*, un ſeul clavier reſtoit ; la carcaſſe du grand orgue étoit abſolument vuide. Cependant Daquin toucha ſon *Te Deum* la veille

de S. Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquaſſent. Les accompagnemens paroiſſoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'exiſtât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient préſens. --- Mais vous avez laiſſé la *pédale*, diſoit-on à Cliquot. --- Non, je vous jure. --- Mais cela eſt impoſſible. --- Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme ſingulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs.

Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux égliſes de Paris, Saint-Roch & l'abbaye Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholique ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour,

QUÊTEUSES.

Le ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher; elle eſt à la porte d'une égliſe ou d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre; elle fait une douce violence

aux rebelles; elle les arrête; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nu & de deux beaux yeux ſupplians.... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres!

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paie d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main; elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit; l'œil des aſſiſtans ſe détourne de l'autel pour dévorer ſes charmes; quand elle préſente ſa bourſe ouverte, elle ſemble quêter des cœurs. Le plus inſenſible met encore quelque choſe dans ſa bourſe; le prêtre qui la ſuit, ſemble jouir de ſon triomphe : on ne lui laiſſe que la place qu'il faut; car la foule empreſſée des fideles la preſſe & l'environne. Embellie par ces ſaintes fatigues, en bute à tous les regards, ſi elle a remarqué qu'on louoit ſa taille avantageuſe & bien priſe, ſi elle a eu un moment de vanité, l'égliſe lui pardonnera ſans doute ce petit mouvement d'orgueil, ſur-tout lorſque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourſe bien pleine & que ſes charmes ont conquiſe.

La collation commence; elle eſt ſervie par les

amis du curé ; elle reçoit les félicitations des groſſes perruques de la fabrique. Un cortege de prêtres & de clercs tonſurés vient à la file & aventurent la galanterie ; le maître des convois a déridé ſon front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal : mais il veut plaire ; le vin coule, les gâteaux ſucrés ſe mangent, & l'on ſe permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

PAIN BÉNI.

TOUS les habitans de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtans n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutiennent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

Chacun doit le rendre en perſonne ; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pêtri & mis au four la veille.

C'eſt un ſpectacle de vanité pour la petite bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent ; c'eſt un impôt annuel de douze

à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle plusieurs paroissiens peu aisés, pour exécuter ensemble cette coûteuse cérémonie; mais les paroissiens riches sont réservés pour les fêtes solemnelles.

Alors ils mettent une sorte d'ostentation à se montrer généreux & magnifiques. Ils posent leurs armes sur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons fastueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le bassin d'argent & retentit à l'oreille des spectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suisses en gants blancs les précedent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du spectacle. Ils ont dépensé cinquante louis pour ces pieuses futilités.

Qu'en résulte-t-il? Les bedeaux, distributeurs discrets de ces fragmens consacrés, auront de quoi tremper leurs soupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obstiné se refusoit à cette oblation, il y seroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce sujet plusieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique; mais nonobstant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroisse, votre tour vient plus rarement; mais sur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus souvent aux frais de l'offrande.

CATÉCHISME.

CATÉCHISME.

Je ne ſais ſi les ſages-femmes de Paris moulent & pêtriſſent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde; ſi le doigt de ces matrones inhumaines, par ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement; enfin, ſi pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécillité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la connoiſſance de ce qu'ils diſent.

Des cathéchiſmes! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'eſt un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir

tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe.

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune clerc *faiſant un catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'aſſiegent: il paroît niais & embarraſſé; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus de toutes ces arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere : il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges;* & malgré les menaces redoutables du *catéchiſte*, elles ſemblent mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

QUARTIER DE LA CITÉ.

Le premier & le plus ancien de Paris. C'eſt une iſle qui n'a que cinq cents toiſes de longueur. Cette ancienne cité des Pariſiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt égliſes : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Pariſien. La *ciſelure* & *le guillochage* ſoumettent tous les bijoux de l'Europe à paſſer par ſes mains. Il regne par la *gravure*.

Le quai des Orfevres offre enſuite une longue file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au háſard & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

Chacun a d'abord choiſi ſon emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places ; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de-là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher

pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits; ils ſont vaſtes & réguliers; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

MAITRES EN FAIT D'ARMES.

L'ART de tuer ſon homme proprement. Eh bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je! en *académie.* L'art d'alonger une botte ſe trouve conſacré par un privilege du ſouverain! Donnadieu eſt académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre les duelliſtes, ſigna la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes: tant il étoit profond légiſlateur! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

Enſeigner la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, ce n'eſt point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

Il eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois;*

il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

La raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à peu près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuſer aujourd'hui un duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bas point pour cela*; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe

générale ; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques!

On dit que des hommes (horreur épouvantable!) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort audeſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables!

JEUX DE HASARD.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux, ſi quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, eſpérez, mais travaillez; les plus actifs ſeront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts; ils proſternent l'homme devant des êtres fantaſtiques, le ſort, le haſard, le deſtin. Au

lieu de remédier à l'inégalité des richeſſes, ils donnent l'or à celui qui en a déja & qui en eſt le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes; ils nourriſſent, ils enflamment ſa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au déſeſpoir.

C'eſt dans ces aſſemblées, où des dupes ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remords, la joie féroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur : mais elle a déja repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de pharaon;* & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il ſeroit toujours condamnable; mais il ceſſeroit d'être un vol public.

Un tripot eſt accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir ſa fortune; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par ſéance, compte avec ſes valets, & partage avec

ſes protecteurs ; on uſe pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choſes qu'il faut tolérer. Les intéreſſés trouveroient un raiſonnement contraire fort abſurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauvriroit, ſi les femmes s'aviſoient d'être chaſtes, & les peres de famille économes.*

Les tripots ſont dangereux : mais conſidérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine ſomme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maiſons : s'il ſe refuſe à ce ſacrifice, on peut aſſurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, ſe conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels ; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre pour en féconder les préſens utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

LOIX SOMPTUAIRES.

On n'en connoît d'aucune ſorte; les femmes ont pleine licence à cet égard; elles choiſiſſent leurs ajuſtemens comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

Point de Caton à l'humeur ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

Le ſénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines : mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valerius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées; elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc? La parure, les ajuſtemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique?

Tout cela eſt, je crois, bien dit; mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfans. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques; & ce luxe puéril eſt devenu celui dès bourgeois énorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train, les petites fortunes ſe renverſent; le patrimoine des enfans ſe trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand-duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *déplaiſir* les infracteurs de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes & encore plus aux acheteuſes de modes.

ÉTRANGERS.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon tems à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire ; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres & qui entrent partout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques viſites de cérémonie ; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'étranger, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de gêne, & ſe jetera

le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſemens publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils ſecrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événemens publics une ſi prodigieuſe mobilité ; il n'en ſaura pas plus là-deſſus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dreſde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conſéquemment de ſociété réglée, marche au haſard au milieu de ſix cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaiſirs : il peut tomber le même jour dans la paſſable, la mauvaiſe, la déteſtable compagnie ; rien ne lui aura appris à les diſtinguer, & du fond de ſon hôtel garni il ne pourra deviner mille choſes qui abuſent au premier aſpect, mais qu'il faut conſidérer avec attention pour les reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti ; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la capitale.

Il doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir ; on court ſans ſe trouver ; & ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on riſque d'être

ſeul. Chacun fond ſous vos yeux, en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſe rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les ſpectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui eſt vivant, tout ce qui eſt viſible à tous les regards; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maiſons, de la vie privée des hommes opulens, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en impoſeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux eſt la meilleure lettre de recommandation qu'on puiſſe avoir : alors les hautes claſſes ſont curieuſes de voir & d'examiner l'homme qui le porte; il peut établir une liaiſon noblement familiere, aſſidue & libre de toute gêne; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas; car l'homme qui penſe, s'inſtruit ſur tout par ce qu'on lui tait.

De miſérables chaumieres en boue & en charpente ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, ou eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

ANNONCES DES SPÉCIFIQUES.

Ce mal contagieux, puiſé au ſein du plaiſir, & qui dégrade l'eſpece humaine par un poiſon ſubtil & caché, eſt tellement répandu qu'on a ceſſé de lui imprimer une certaine honte ; & c'étoit bien aſſez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'eſt pas dû à la découverte du Nouveau-Monde ; qu'il a préexiſté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'eſt la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à meſure qu'il eſt détaillé, ſi c'eſt *la bourſe de jetons*, comme on dit familiérement ; c'eſt à Paris qu'il doit s'annuller, par ſa prodigieuſe diſtribution.

Regardez dans les rues combien de viſages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées !

C'eſt qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie ; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlataniſme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout des annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains ; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes, on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole

anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale; & l'imprudente jeuneſſe s'accoutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

PETITS BATELETS.

Les petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés; les bateliers ſont ignorans pour la plupart; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jetter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer: c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit égale-

ment le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre; l'enfance, la jeuneſſe, la vieilleſſe; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour; l'un entre, l'autre ſort; c'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

On paie ſix deniers, & ce péage qui eſt affermé, rapporte tous frais faits une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

POTERIE.

TOUS nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout parce qu'il eſt attaquable par le ſoie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poiſon ſecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CONSEIL

CONSEIL DE SANTÉ.

Il n'exiſte pas encore ; mais ne devroit-on pas l'établir ? Il devroit être compoſé, non de ces médecins, ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorans avec leurs theſes ; mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

Ce conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme ; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges ; ſouvent la marée eſt corrompue, les huîtres gâtées ; les légumes récelent des charanſons. De-là des maladies dont on ignore l'origine.

Des phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans leur ſource les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorſque le danger ſe manifeſte : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne ſongent pas à conſerver la ſanté de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere ſurveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il ſoupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne ſeroit-il pas ſoumis à une inſpection ſévere, puiſque la faim & la néceſſité le font paſſer ſur la bonté de la marchandiſe ? Du poiſſon pourri ne ſeroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alſace ?

AMÉLIORATION.

Je me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe-le-Bel !

Il étoit alors loin de la ville, il ſe trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il conſulta des chymiſtes & des phyſiciens. Les connoiſſances nouvellement acquiſes ſur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus inſalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitiſées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit preſſant, le cimetiere fut fermé le 1er. décembre 1780.

Rendons graces au zele du magiſtrat qui a pourſuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans ſon origine une maladie contagieuſe.

C'eſt à la police à interroger ſouvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers peſtilentiels qui tuent la ſanté. Une inſpection active & ſurveillante corrigeroit le défaut qui réſulte d'une vaſte population.

De même le *Quai de Gêvre* eſt porté ſous une vouſſure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vouſſure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts verſoient la fange, où aboutiſſoit le ſang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere,

pendant huit mois de l'année, n'arroſoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur inſupportable ſe répandoit ſur les quais *Pelletier* & de la *Mégiſſerie*, & l'on ne pouvoit y réſiſter. Nous nous en ſommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin le mal étant pouſſé au comble, & les chaleurs de la ſaiſon derniere ayant ajouté à l'infection, l'adminiſtration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéreſſent la ſalubrité de l'air & la ſanté des habitans.

Nous ſerons délivrés de ces exhalaiſons perfides, & voilà deux fléaux de moins après pluſieurs réclamations : il eſt donc bon de peſer ſur les abus, de les offrir ſous leur véritable trait; car à force de clameurs on ſe fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui ſont diſtraits.

Il en reſte bien d'autres à détruire, c'eſt l'ouvrage du tems & de l'éloquence patriotique; mais pourquoi les abus les plus intolérables ſubſiſtent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations univerſelles des bons citoyens? C'eſt qu'il n'y a pas un ſeul abus dont nombre de perſonnes ne tirent de grands avantages; c'eſt que certains hommes ne liſent pas, n'ont pas le tems de lire, & qu'ils ne ſont ſervir leur autorité incertaine & paſſagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'eſt à un certain éloignement, c'eſt chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'obſervateur.

Approchez du point de confuſion ; mille raiſonnements inſidieux vous déguiſeront la vérité. L'abolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la ſaine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoiſſante d'un royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

PROCUREURS. HUISSIERS.

SI vous avez dans votre maiſon un endroit ſale, obſcur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les ſouris & les rats s'y logent infailliblement. Ainſi dans la fange & le chaos abominable de notre juriſprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huiſſiers.

Ils ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y ſuivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal eſt dans une légiſlation contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

Notre juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques juriſconſultes d'une nation étrangere ; &

quand les coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude* : huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *ſignifications*, des *requêtes ;* ils *groſſoyent.* Qu'eſt-ce que *groſſoyer ?* C'eſt l'art d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais.* Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier ?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge ? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecrétaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du procureur reſtent au fond du ſac : ainſi ce déluge d'écritures ne ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du ſecrétaire fidele ou infidele; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées, & qui montent juſqu'au plancher, à peu près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés.*

Il y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, ſans compter cinq cents huiſſiers exploitans; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots ſur le papier timbré.

Dites à un praticien qu'il y a pluſieurs pays en Europe, où la juſtice ſe rend ſans le fatal miniſtere d'un procureur; où les frais de juſtice ſont nuls, pour ainſi dire; où des pacificateurs, dans le veſtibule du temple de la juſtice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, ſonnera & dira à ſon clerc, *groſſoyez, multipliez les incidents, & ſongez que la philoſophie eſt dangereuſe.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux ſont légitimés par les friands amateurs d'épices; on ne ſe fait point la guerre, on partage paiſiblement le tiers des ſucceſſions. *Ils ſont toujours en noir*, diſoit un payſan : *ſavez-vous pourquoi ? C'eſt parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage ſoit porté loin, pour qu'il ſoit réprimé. Les procureurs en ſont preſque toujours quittes à l'audience pour les ſarcaſmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux diſant un jour au plus effronté : *Maître un tel, vous êtes un frippon.* --- *Monſeigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carroſſe, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtiſent aſſiduement, pour avoir des cauſes. Ils font le ſoir la partie de *Madame* en cheveux longs, & l'encenſent de tout

leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur, & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'est toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur; & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats sont-ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clercs à bon marché; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages; les autres clercs barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans des mansardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *Madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clercs.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-chambre, ses tons, ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de Madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huissiers, qui marchent à la suite des pro-

cureurs, ne ſont pas moins redoutables & plus ardens encore à la curée. Quand une fois la brêche eſt ouverte, alors ils montent à l'aſſaut, & traitent une maiſon comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné ſur ſa proie, & qui la dépece avec ſon bec noir & crochu; c'eſt l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume ſaiſiſſent les meubles pour les porter en vente ſur la place publique.

Ces mêmes huiſſiers qui, comme une meute dévorante, ſe déchaînent contre les particuliers, pour peu que la bride leur ſoit lâchée, n'oſent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place; c'eſt à qui ſe refuſera à cet office. Quand on veut pourſuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un ſimple huiſſier à faire ſon devoir.

Ainſi le bourgeois à Paris, outre ſes autres fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'eſt par ces agens ſubalternes de la juſtice, & qui infeſtent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

Ce fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore

de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vînt leur enlever ces foibles reſtes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade que les railleries des hommes d'affaires : mais pour être plates & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion : quelques procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils emploient leur habileté à ſauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte. Pluſieurs ennobliſſent leur profeſſion par la vertu qui les orne toutes; ils ſervent de modele aux autres; & ils méritent l'eſtime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux auſſi :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Ces communautés de procureurs ſont liées au parlement d'une maniere fort étroite. Elles en ſuivent les mouvemens, & en épouſent les idées avec la plus grande chaleur.

LA BAZOCHE.

C'EST une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établiſſoit des juriſdictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais ſouvent les hommes ſe ſont laiſſé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

Les armoiries de la Bazoche ſont *trois écritoires*. Oh, quel fleuve dévorant, ſemblable aux noires eaux du Styx, ſort de ces armes parlantes, pour tout brûler & conſumer ſur ſon paſſage! Quoi, Monteſquieu, Rouſſeau, Voltaire & Buffon ont auſſi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huiſſier exploitant & l'écrivain lumineux ſe ſervent chaque jour du même inſtrument!

SPECTACLES *gratis.*

Les comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un prince*, &c. Le ſpectacle alors commence à midi ; les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage ; les charbonniers ſont *du côté du roi*, & les poiſſardes *du côté de la reine.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie. (1) Quelle poétique, pour qui ſauroit l'étudier ! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpſicore donnent la main au portefaix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté *Polieucte* & *Athalie.* Les fuſiliers ſont plus circonſpects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comédiens ne ſe prêtent pas par amour du peuple à ces danſes bruyantes, mais par politique ; ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les ſpectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danſeurs du roi*, *l'Ambigu comique*,

(1) On a conteſté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſemens.

les Variétés amuſantes, donnent auſſi une repréſentation *gratis* dans les mêmes circonſtances; ils affichent de même, *relâche pour le ſervice de la cour*, *ſpectacle* gratis *pour la naiſſance*, *&c.* ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du roi*, qui ne craignent rien tant que d'être aſſimilés aux *acteurs forains*, à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huiſſier à verge.

On diſtingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts*; mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple: il range ſur la même ligne & dans la même claſſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour; mais il doit préſenter requête.

DISCOURS

Prononcé à la Comédie françoiſe à la rentrée de ce ſpectacle.

UN comédien plus véridique que ſes camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & ſuſceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conſervent encore, chargé du compliment d'uſage, s'avança, l'an paſſé, ſur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il ſe releva lentement, & dit d'une voix modeſte, mais aſſurée :

» Meſſieurs. Deux fois par an, nous vous » rendons humblement l'hommage que nous vous » devons à bien des titres, nous vous rappellons » les obligations qui nous impoſent la néceſſité » de vous plaire, nous vous careſſons par des » louanges, afin que vous fermiez les yeux ſur » nos défauts. Nous ne les taiſons pas toujours, » car il nous ſeroit impoſſible de les diſſimuler ; » mais ce que nous nous gardons bien de vous » avouer, & ce que le cri de ma conſcience » m'arrache devant vous, c'eſt le peu d'émula- » tion & d'accord qui regne entre nous, c'eſt » notre pareſſe, notre orgueil, & les miſérables » débats qui nous empêchent de nous réunir, » ſoit pour vous donner de nouvelles pieces qui » varient vos plaiſirs, ſoit pour repréſenter plus » décemment celles qui ont fixé votre attention ;

» & nous ne rougiſſons pas de faire doubler
» celles-ci, en bravant un murmure que nous
» ſavons devoir être paſſager.

» Aujourd'hui, plus vrais qu'autrefois, meſ-
» ſieurs, nous vous confeſſons nos torts multi-
» pliés, en vous ſuppliant de nous impoſer la
» punition qui vous paroîtra la plus ſalutaire &
» la plus propre à nous faire déteſter nos mau-
» vaiſes habitudes; votre indulgence exceſſive
» ne les a que trop enracinées dans nos cœurs.
» Nous penſons qu'une déſertion totale de notre
» ſpectacle pendant quelque tems nous réveille-
» roit avec force de l'engourdiſſement où nous
» ſommes plongés, & ranimeroit parmi nous
» l'amour du travail, que *vingt mille livres de*
» *rente* émouſſent furieuſement. Nous ſommes ri-
» ches par les petites loges, avant même de le-
» ver le rideau. Comment voudriez-vous que
» nous puiſſions nous livrer à des études ſuivies,
» lorſque nous ſommes ſi bien payés d'avance?
» Que nous importent l'art & l'auteur, lorſque
» notre bourſe eſt bien remplie? Nous n'aimons
» point l'art, nous aimons l'argent, meſſieurs, &
» vous nous en donnez trop pour que vous ſoyez
» bien ſervis.

» Diminuez donc notre recette; nous ſerons
» plus reſpectueux envers l'art, plus attentifs
» envers l'auteur; notre théatre rendu quelque
» tems déſert, nos beſoins nous enſeigneront le
» ſecret de vous plaire; vous y gagnerez, parce
» que nous nous efforcerons, par des repréſen-
» tations ſoignées & intéreſſantes, de retrouver
» ce que nous aurons perdu par notre négligen-
» ce. Nous n'avons pas la force de nous corriger

» par nous-mêmes; notre place eſt devenue une
» prébende ſimple & inamovible : uſez donc,
» meſſieurs, uſez du châtiment ſalutaire qui nous
» convient; abandonnez-nous; (*tournant la tête*
» *vers le contour de la ſalle*) que ces loges, cet
» amphithéatre demeurent vuides pour quelques
» mois; & notre intérêt alors, puiſſamment ré-
» veillé par cet aiguillon, nous ramenera aux
» principes que nous avons trop oubliés. «

BATTEMENS DE MAINS.

LANGUE & monnoie univerſelles des Pariſiens; ils ne s'expliquent point autrement; ils *claquent* pour la reine & pour les princes quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence; ils *claquent* quand l'acteur paroît ſur la ſcene, & tout auſſi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieuſement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck & font plus de bruit que tous les inſtrumens de l'orcheſtre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoiſe, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraiſon funebre : nouveauté fort étrange, & qui pourroit ſoumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la proſe dans toutes les ſéances académiques ou aſſemblées littéraires. Quelquefois ces

battemens de mains vont juſqu'à la frénéſie; on y a joint depuis quelque tems les mots de *bravo braviſſimo*. On bat auſſi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdiſſant, & qui choque cruellement l'ame raiſonnable & ſenſible qui quelquefois même en eſt l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos ſalles de ſpectacles.

On avoit conſeillé à un auteur perpétuellement ſifflé, de faire conſtruire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cens mains, & de la confier dans un coin du ſpectacle à un ami fidele & ſûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, comme certains confreres; ç'eût été la même choſe.

Juſqu'à quand le Pariſien abuſera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience? Cette précipitation tumultueuſe nuit à l'acteur & au poëte; on ne les laiſſe point achever, & l'illuſion, au milieu de ce bruit inſenſé, s'enfuit à tire-d'aîle. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue?

Mais quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle, lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée ni la force de ſe livrer à des battemens de mains, que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il oublie le comédien & l'art; tout ſe réaliſe autour de lui; un trait ineffaçable deſcend dans ſon ame; & le preſtige l'environnera long-tems.

THÉATRE BOURGEOIS.

AMUSEMENT fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui ſuppoſe quelques études. Ce paſſe-tems vaut mieux que la fréquentation du café, l'inſipide jeu de cartes & l'oiſiveté abſolue.

On penſe bien que ces acteurs, qui repréſentent pour leur propre divertiſſement, ne ſont pas aſſez formés pour ſatisfaire l'homme de goût; mais en fait de plaiſirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoiſſois devenoit toujours nouvelle, lorſque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne ſais rien de plus faſtidieux que d'aſſiſter à une troiſieme & quatrieme repréſentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire ſans miſéricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y eſtropie les airs des meilleurs compoſiteurs; que ces aſſemblées donnent lieu à des ſcenes plus plaiſantes que celles que l'on repréſente: & tant mieux; le ſpectateur s'amuſe à la fois de la piece & des perſonnages. Puis les alluſions deviennent plus piquantes; car l'hiſtoire des actrices a la publicité de l'hiſtoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raiſon des rapports que les rôles établiſſent. Quel amant a refuſé de jouer *Oroſmane?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine.*

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par Mde. la ducheſſe de Bourbon. Je leur ai trouvé une aiſance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaiſir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fuſſent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Aſſiſe, s'acquitte auſſi très-bien de ſes rôles avec facilité & rondeur. La reine de France enfin a joué la Comédie à Verſailles dans ſes petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout-à-la-fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déja un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théatrales, petites & ſages républiques; craignez les ſpectacles: c'eſt un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans *le Babillard*.

» Un cordonnier habile à chauſſer le pied » mignon de toutes nos beautés, & renommé » dans ſa profeſſion, chauſſoit le cothurne tous » les dimanches. Il s'étoit brouillé avec le déco- » rateur. Celui-ci devoit pourvoir la ſcene au » cinquieme acte, d'un *poignard*, & le poſer » ſur l'autel. Par une vengeance malicieuſe, il y

» ſubſtitua un *tranchet ;* le prince, dans la cha-
» leur de la déclamation, ne s'en apperçut pas ;
» & voulant ſe donner la mort à la fin de la
» piece, il empoigna, aux yeux des ſpectateurs,
» l'inſtrument benin qui lui ſervoit à gagner ſa
» vie. « Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.

COLISÉE.

NOUS ne ſommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles ; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs ; c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monumens de Rome, & le défigurer encore, car le ſuperbe amphithéatre s'appelloit le *Colloſſée.* Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement, dans la poſition la plus heureuſe qu'on ait pu choiſir. L'intérieur de ce caravenſerai étoit triſte ; des ſymphonies monotones, des danſes miſérables ou puériles ; des joûtes ſur une eau ſale & bourbeuſe ; des feux d'artifice ſans variété ; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertiſſement de ces ſortes d'endroits.

La redoute chinoiſe l'a remplacé ; temple nouveau, ouvert à l'oiſiveté abſolue, & qui enleve

aux nobles repréſentations dramatiques une foule de ſpectateurs.

Là on ſe ſert l'un à l'autre de ſpectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narciſſes adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra frédonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux ſieux charmans de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaiſir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds; il ne ſe nourrit pas de vanité, de l'étalage, de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiſſemens plus ſubſtantiels. La différence des gouvernemens enfin ſe fait ſentir par le contraſte de la froide élégance de nos aſſemblées & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il eſt vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons meſquinement trente ſols. Puis, qui ne ſe mêle pas de nos plaiſirs; c'eſt-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préſide à tous nos divertiſſemens; on nous les arrange, & il ne nous eſt pas permis de les modifier.

FOIRE SAINT-GERMAIN.

Les ſpectacles des Boulevards ſont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée ſpacieuſe; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein deſcend encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantaſſins pêle-mêle paſſent par ce dangereux ſentier.

Là, des hommes de ſix pieds, montés ſur des brodequins, coëffés comme des ſultans, paſſent pour des géans. Une ourſe raſée, épilée, à qui l'on a paſſé une chemiſe, un habit, veſte & culotte, ſe montre comme un animal unique, extraordinaire. Un coloſſe de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de pluſieurs années pour amener à l'œil du naturaliſte quelque choſe digne de ſon attention. La charlatanerie groſſiere eſt là ſur ſon trône. Le ſaltinbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe enſuite qu'il donne des *gourdes* au Pariſien? On le connoît ſi bonnace, qu'on ſait d'avance qu'un faux merveilleux le tranſportera non moins que s'il étoit véritable.

Les ſalles des farceurs ſont preſque toujours remplies. On y joue des pieces obſcenes ou déteſtables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de ſel, d'eſprit & de raiſon. Quoi, voilà un théatre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſottiſes, tandis que notre

théatre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux comédiens du roi?

Quoi, Dugazon ſeroit l'héritier de Corneille! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des ſouverains ne ſauroit faire renaître, demeureroit en propre à une poignée de comédiens! Quoi, ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire! Quoi, ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe! Brûlons nos pieces.

Le grand-duc de Toſcane, qui poſſede le véritable génie d'un légiſlateur, parmi une foule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théatres la liberté abſolue du choix des pieces; certain que la concurrence & l'émulation ſerviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglements qu'un petit eſprit de claſſification a établis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

Là enfin on voit (& qu'importe le lieu?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont

il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature, mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes : les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes, valent bien quelques pages ſyſtématiques écrites en beau ſtyle.

COMÉDIENS ITALIENS.

TOUT en conſervant ce titre, ils ne repréſentent plus aucune piece italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a ſi ſouvent déployé un jeu aſſaiſonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils ſont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéreſſantes : droit dont ils n'abuſent point, il faut l'avouer; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils ſe piquent de ſervir le public avec un zele infatigable; on les voit ardents à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations ni ſur les habillemens; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez ſûr pour la muſique vive, légere, expreſſive; mais ils ne ſavent pas encore juger les comédies d'une maniere auſſi juſte : cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théatre depuis dix-huit mois.

Comme tout ſuccès touche à un excès, il eſt à craindre que ce théatre ne s'infeſte de *rebus*, de *couplets trop libres*, d'*équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne ſont pas dépourvus de gaieté; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtantiels & à la tête dorée.

Les auteurs avoient cru pouvoir établir ſur cette ſcene un ſecond théatre national; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit preſque toûjours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuides de ſens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ſes ſucceſſeurs.

SPECTACLES DES BOULEVARDS.

Le peuple, qui a beſoin d'amuſements, s'y précipite en foule; mais ces théatres ſont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magiſtrat, & les pieces devroient être des compoſitions agréables & morales; car il n'y a pas d'oppoſition entre ces deux mots, quoi qu'en diſent les poëtes corrupteurs.

Pourquoi ces pieces ſont-elles pour la plupart baſſes, plates, ordurieres? C'eſt qu'une poignée de comédiens oſe dire qu'il n'appartient qu'à eux de repréſenter des pieces raiſonnables; c'eſt qu'on

les ſoutient dans cette ridicule prétention ; c'eſt qu'à la ſuite de cette incroyable & honteuſe légiſlation, le peuple eſt condamné à n'entendre que l'expreſſion du libertinage & de la ſottiſe. Et voilà où aboutit la police des ſpectacles chez un peuple renommé par ſes chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on repréſente extérieurement ſur le balcon comme une eſpece d'invitation publique, ſont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les inſtrumens de leur profeſſion ſous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuſes de la journée.

Les figures en cire du ſieur Curtius ſont très-célebres ſur les Boulevards, & très-viſitées ; il a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs ; on y voit Jeannot, Deſrues, le comte d'Eſtaing & Linguet ; on y voit la famille royale aſſiſe à un banquet artificiel : l'empereur eſt à côté du roi. Le crieur s'égoſille à la porte : *Entrez, entrez, meſſieurs, venez voir le grand-couvert ; entrez, c'eſt tout comme à Verſailles.* On donne deux ſols par perſonne, & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

LECTURES.

Il s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſirop ; calomnie ſa poitrine, tire ſon manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

Il ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeans qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſallon. L'auteur furieux crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſqu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

Dans ces ſortes de lectures tout prête au ridicule ; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amans ; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre

éclatera ; & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec ſon rouleau de papier ? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes ! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit ; il s'en doute : il geſticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les ſuffrages : ce n'eſt plus un auteur, c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis ? Pourquoi prendre d'autres juges que le public ? Pourquoi ſe montrer ſi jaloux d'une approbation équivoque ? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'eſt-ce pas retrécir l'idée qu'un écrivain doit ſe former de la gloire ? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux-eſprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'eſt ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs ; c'eſt-là ſon vrai jour ; des ſuccès de chambre ſont toujours des ſuccès douteux.*

On a vu une ſociété intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie françoiſe, établir des lectures publiques, dont pluſieurs furent très-intéreſſantes ; & ſans une fatale diviſion (inévitable parmi les beaux-eſprits) cette ſociété devenoit une académie en regle, qui auroit rivaliſé

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du roi, rue des Mathurins, 1780.

avec la ſuperbe ; un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'eſprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainſi faiſoient les célebres auteurs du dernier ſiecle.

Il ſe forme pluſieurs *aſſemblées littéraires*, dont les membres ne ſe croient pas inférieurs aux immortels ; ils liſent un jour de la ſemaine, les auditeurs applaudiſſent, & ceux qui ſont applaudis ſont auſſi contens le ſoir de leur triomphe, qu'un académicien l'eſt lorſqu'on l'a claqué au Louvre pour ſes vers ou pour ſa proſe.

La loge des *Neuf ſœurs* renferme auſſi des auteurs qui liſent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement ; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui euſſent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? ne faut-il pas donner une libre iſſue au conſolant amour-propre de chaque écrivain, ſi heureux quand il ſe lit, quand il entend ſa voix réſonner dans un lieu peuplé ? L'équité (diſons mieux) la compaſſion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une ſorte de célébrité dans Paris, il y a huit à dix ans ; on en raffola, on ſe l'arracha. Il rendoit avec intelligence & préciſion, avec une variété de ton ſurprenante, tous les perſonnages d'une piece de théatre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la repréſentation ; il valoit une troupe entiere : mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur préſent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puiſque cette forte illuſion lui étoit néceſſaire pour mieux entrer dans le ſens des rôles. Or l'auteur qui étoit préſent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction ſinguliere, étoit acteur médiocre ſur les planches, lorſqu'il ne débitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer ſon talent preſque unique; il donnoit un peu la comédie par tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ſes lectures; mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

Fin du troiſieme volume.

TABLE.

Manque de Signes.	Pag. 1
Argenterie.	3
Des parfaits Badauds.	5
Petites Bourgeoiſes.	8
Jeune Mariée.	11
Le Pariſien en Province.	12
Du Tems.	13
Eſcrocs polis, Filoux.	15
Perruquiers.	20
Porteurs de Sel.	22
Poiſſon de Mer.	23
Taxe des Pauvres.	24
L'Orthographe publique.	25
Antiquités.	27
Ruiſſeaux.	30
Fonte des Suifs.	31
Boucheries.	32
Foſſes Vétérinaires.	34
Noyés. Vapeurs du Charbon.	35
Canne.	39
Aveuglement.	41
Cours Gratuits.	42
Bureau de Sûreté.	43
Chanſons. Vaudevilles.	44
Progrès des Arts.	45
Condamnation.	46
Méchans.	48
Bonne Compagnie.	49
Naïveté.	50
Uſage du Monde.	51
Aſſertions qui en valent bien d'autres.	53
Officiers.	58

TABLE.

Partisans du Luxe.	60
Milice.	62
Jeune Magistrat.	63
Tabagies.	64
Palais.	66
Jurisdiction Consulaire.	68
Ecole de Droit.	70
Tribunal des Eaux & Forêts.	71
Professeurs de l'Université.	72
Petites Ecoles.	73
Juifs.	74
Censeurs Royaux.	75
Long-Champ.	76
Barrieres.	78
Nouvel Incendie.	80
Prévoyance.	82
Entremetteurs d'Affaires.	83
Banqueroutes.	85
Oisifs.	87
Petite Question.	88
Orgues.	90
Quêteuses.	93
Pain Béni.	95
Catéchisme.	97
Quartier de la Cité.	99
Maîtres en fait d'Armes.	100
Jeux de Hasard.	102
Loix Somptuaires.	105
Etrangers.	107
Annonces des Spécifiques.	110
Petits Batelets.	111
Poterie.	112
Conseil de Santé.	113
Amélioration.	114
Procureurs. Huissiers.	116
La Bazoche.	122
Spectacles gratis.	123

TABLE.

Discours prononcé à la Comédie Françoise à la rentrée de ce Spectacle. 125
Battemens de Mains. 127
Théatre Bourgeois. 129
Colisée. 131
Foire Saint-Germain. 133
Comédiens Italiens. 135
Spectacles des Boulevards. 136
Lectures. 138

Fin de la Table du troisieme Volume.

76315